

CHRISTINE MICHAUD

Il est temps
de vivre **la vie**
que tu t'es
imaginée



« Profondément humain,
ce roman vous livre les clés
de l'épanouissement personnel. »

MAUD ANKAOUA

AUTEURE DU BEST-SELLER KILOMÈTRE ZÉRO

● Éditions
EYROLLES

Corinne vient de perdre sa grand-mère Frannie, personnage exubérant qui vivait selon ses propres règles. Espérant exorciser sa peine, elle se résout à partir en Floride où elle videra la maison qu'occupait son aïeule depuis quelques années.

Dans cette villa qui tient de la caverne d'Ali Baba, Corinne va de surprises en surprises. D'abord, sa grand-mère lui apparaît en songe pour lui prodiguer de bien étranges recommandations : «Ton cœur a besoin d'être recousu», «Tu as des pouvoirs magiques, utilise-les !». De quelle blessure son cœur est-il affligé ? Et de quelle magie parle-t-elle ?

Dans une Floride haute en couleurs, la journaliste hyperactive accepte de se laisser guider par les amis originaux de sa grand-mère et ce qui devait n'être qu'un court séjour se transforme en véritable quête de soi.

Christine Michaud a voué ces vingt dernières années à l'étude et à la transmission de tout ce qui pouvait aider les individus à s'épanouir et à vivre une vie optimale. Elle a obtenu en 2016 un certificat en psychologie positive avec l'éminent professeur de bonheur à Harvard, Tal Ben-Shahar. Elle est l'auteure de Mon projet bonheur publié aux éditions Mazarine en 2017 et elle a collaboré à l'ouvrage de santé Prenez soin de vous maintenant ! aux éditions Flammarion en 2018. Son premier roman, Une irrésistible envie de fleurir, a été publié aux Éditions Eyrolles en 2019.



**Il est temps de vivre la vie
que tu t'es imaginée**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Collection « Romans de développement personnel »

Éditrice externe : Florence Noblet

Note de l'auteur : Le titre de ce roman est tiré d'une citation de Henry James qui m'est revenue en mémoire au moment où cette histoire a commencé à prendre forme dans mon esprit. Je souhaitais mettre en scène des personnages qui oseraient enfin vivre selon les élans de leur âme, vivre la vie qu'ils s'étaient imaginée.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Gallimard Ltée – Édito 2019
© Éditions Eyrolles, 2020
ISBN : 978-2-212-57428-9
Composé par Soft Office

CHRISTINE MICHAUD

**Il est temps de vivre la vie
que tu t'es imaginée**

● Éditions
EYROLLES

«Il est temps de vivre la vie que tu t'es imaginée.»

Henry James

À toi

1



Je donne
des **vacances**
à mon
cœur



POUR une fois, l'endroit est bondé. Fidèle à ma mauvaise habitude, j'arrive à la dernière minute. Je m'avance vers les premiers bancs, tentant autant que possible de passer inaperçue, mais à mesure que je remonte l'allée, je dénombre une telle quantité d'inconnus que j'en viens à me demander si je ne me suis pas trompée d'église. Mais d'où débarquent-ils tous ? Et pourquoi y a-t-il autant de gens bizarrement habillés ?

À mon grand soulagement, je reconnais une cousine éloignée qui me sourit, et un oncle qui semble heureux de m'avoir repérée dans la faune présente. Finalement, je localise Éleine, ma mère, grâce à ses cheveux impeccablement coiffés. Elle est assise au premier rang et à côté d'elle, la dépassant d'une bonne tête, se trouve mon frère Louis. Il se tourne vers moi et je ressens le même choc que d'habitude : il est le portrait craché de notre père, mort trop jeune.

— Corinne, viens par ici ! me lance-t-il le plus discrètement possible tout en m'adressant de grands signes.

Au moment où je m'installe entre eux, ma mère me jette un regard furieux, celui qu'elle doit destiner à un témoin à la barre récalcitrant. Puis elle me glisse à l'oreille :

— Tu pourrais au moins arriver à l'heure aux funérailles de ta grand-mère !

— Désolée, Votre Seigneurie, mais je devais terminer un reportage pour le journal télévisé. Je plaide non coupable.

Louis émet un petit rire, mais mon trait d'humour n'est pas du goût d'Élaine, qui laisse échapper un soupir.

— Justine t'embrasse, dit mon frère dans l'espoir, sans doute, de chasser le climat de tension qui menace de s'installer. Elle aurait aimé être là, mais le plus jeune a la grippe, alors...

Je regrette ma mauvaise blague et glisse un regard contrit vers ma mère. Élaine n'est pas portée sur l'expression de ses sentiments et ma boutade, qui devait lui éviter un trop-plein d'émotions, n'a réussi qu'à la mettre sur les nerfs. La culpabilité, une vieille amie qui me fréquente depuis longtemps, m'étreint. Et, cette fois, la peine l'accompagne.

Frannie est morte.

Son grand cœur a flanché sur une piste de danse, le soir où elle célébrait son centième anniversaire. Il faut dire que son cœur avait eu plus que sa dose d'adrénaline en élisant domicile dans le corps de cette femme aussi extravagante que flamboyante. Prénommée Annie, ma grand-mère, peu de temps après la mort de son mari, un homme d'une droiture irréprochable et par-dessus tout d'un sérieux imperturbable, avait ajouté en tête de son prénom les lettres F et R pour « fabuleuse » et « récalcitrante ». Ça donne une idée du personnage !

Je pose la main sur celle de ma mère et, immédiatement, je sens qu'Élaine se détend. Je détaille les lieux. C'est une belle petite église, à peine plus grande qu'une chapelle, construite dans les années 1960, et les rares éléments décoratifs qui agrémentent l'ensemble plutôt sobre ont acquis une qualité délicieusement kitsch. Bien entendu, c'est mon excentrique grand-mère qui a choisi l'endroit, comme le reste de ses funérailles prévues jusque dans les moindres détails.

La cérémonie, plus spirituelle que religieuse, est brève, ponctuée de quelques remarques amusantes, dont certaines en anglais destinées, de toute évidence, à une bonne partie de l'auditoire. Quelques rares reniflements, dont les miens, accompagnent

le discours du jeune prêtre, puis Élane se lève, marche vers le lutrin, repousse le micro et, d'une voix toujours aussi belle mais plus grave et enrouée que d'habitude, fait l'éloge de cette tornade magnifique passée dans notre vie à tous, évoque des souvenirs éloquents, s'alloue quelques pauses pour lutter contre l'assaut des larmes, caresse le cercueil du bout des doigts avant de lancer le mot d'ordre dicté par la défunte :

— Et maintenant, place à la vie !

Elle vient se rasseoir et un groupe gospel investit le chœur en compagnie d'un guitariste qui ressemble à Jimi Hendrix. Ils s'en donnent à cœur joie et la foule, aussi émue qu'hétéroclite, en redemande. D'immenses portraits de la vieille dame souriante ont été installés un peu partout entre les tableaux religieux et les sculptures, et ses fleurs favorites ornent chacun des bancs de l'église.

« Les glaïeuls, affirmait Frannie en sirotant un sherry, sont symboles de victoire ! »

Il faut savoir que, tel un gladiateur, elle avait combattu toute sa vie contre le morne, l'ordinaire et l'insipide et qu'elle ne ratait jamais une occasion de célébrer ce triomphe. Et ceux de ses proches.

Une fois veuve et consolée, elle avait pris la décision de s'installer en Floride où, disait-elle, les papillons font exploser leur cocon ! J'ai appris qu'elle s'y était fait de nombreux amis, dont elle nous parlait à chacune de ses visites annuelles. Elle ne manquait jamais de m'inviter à Fort Lauderdale en me précisant que j'y serais chez moi. À cause de mon travail hyperstressant de « journaliste qui doit inlassablement faire ses preuves », je n'ai jamais trouvé le temps d'aller la voir au cours de ces vingt longues années.

« Laisse le temps te trouver avant que tu ne te perdes », m'avait lancé celle qui, avec les années, avait développé un franc-parler redoutable sans se départir de sa douceur si particulière.

Heureusement, elle revenait tous les ans en mars au Québec pour célébrer son anniversaire et, chaque fois, je pouvais constater sa métamorphose. De vieille femme un peu renfermée à la bonté tranquille, elle était devenue une créature sans âge, à la vitalité palpable et d'une franchise qui en désarçonnaient plus d'un. Et les rendaient, en quelque sorte, amoureux fous d'elle.

C'est à ce moment que je verse une première larme, rapidement suivie d'un véritable torrent incontrôlable. Pendant que ma mère me regarde, ahurie, mon frère, plus compatissant et empathique de nature, saisit délicatement ma main.

— Qu'est-ce qui t'arrive, sœurlette ? me chuchote-t-il à l'oreille.

Je me contente de hausser les épaules, incapable d'articuler un mot. Si j'y étais parvenue, ç'aurait été « culpabilité ». Le remords d'avoir négligé ma Frannie au long de toutes ces années. Pendant que je me sèche les yeux, je laisse mon esprit vagabonder. Je me rappelle ses paroles, quand une nouvelle année s'ajoutait au compteur.

« J'aime vieillir, affirmait-elle. Pour de vrai. »

Elle disait aussi qu'il fallait festoyer en l'honneur de nos apprentissages, célébrer les leçons que les années nous avaient transmises, chanter nos victoires sur les écueils que la vie nous servait, et souligner les échecs qui nous inculquaient un savoir inespéré. Selon elle, les années qui s'écoulaient inexorablement nous affinaient, nous peaufinaient en nous permettant de devenir la meilleure version de nous-mêmes. Il s'agissait seulement d'accepter cette transformation et d'y participer — résolument — plutôt que de la subir.

Le coup de coude de mon frère me tire subitement de mes pensées. Le sosie d'Hendrix achève son riff, et le chœur murmure un air qui ne m'est pas inconnu. Puis, spectacle ahurissant, six géants maquillés et vêtus de costumes hallucinants

ornés de véritables plumes multicolores, entourent le cercueil de Frannie. Ces hommes transformés en créatures hyperféminines sont impressionnants. L'excessif, la démesure et l'ostentation sont à l'honneur. Je soupçonne ma grand-mère de s'être inspirée de ses amis excentriques pour perfectionner son look. En effet, au fil des ans, Frannie prenait de plus en plus plaisir à s'affubler d'accessoires toujours plus extravagants, ce qui ne l'empêchait pas de conserver son élégance légendaire.

— Ce sont ses copines drag-queens en direct de Fort Lauderdale, me glisse mon frère avec un clin d'œil.

Sans que j'aie le temps d'ajouter quoi que ce soit, ils soulèvent le lourd cercueil de bois massif à la stupéfaction générale : comment peuvent-ils le poser sur leurs épaules tout en étant juchés sur de tels talons aiguilles ? Je me tourne, bouche bée, vers Éloïse qui se contente de me dire sans tourner la tête :

— Tu connais ta grand-mère. En plus, ses... amis lui avaient promis de l'emmener de façon flamboyante vers son dernier repos.

— Flamboyante, en effet. Et magnifique.

— Imagine leur arrivée à l'aéroport ! commente Éloïse.

Et voilà que ma mère sourit.

La cohorte de porteurs emplumés descend les quelques marches devant l'autel, atteint sans anicroche l'allée centrale, observe une courte pause. L'un d'eux, le plus étourdissant des six, lâche ce qui ressemble à un cri de guerre :

— *For you DragMa!*

C'est ainsi que le cortège s'ébranle et rejoint la sortie pendant que les voix entonnent la chanson murmurée plus tôt par le chœur, parfaite pour la circonstance : *Let's Go Crazy*, de Prince :

*Dearly beloved, we have gathered here today
To get through this thing called life*

Electric word, life

It means forever and that's a mighty long time

But I'm here to tell you there's something else (Go crazy)

Après l'inhumation, d'une grande dignité malgré certains costumes aveuglants, tout ce beau monde se retrouve dans la grande maison de ma mère, dans un quartier cossu de Québec. J'observe Éleine faire la navette entre le curé et les drag-queens, serrer la main de convives qui nous sont parfaitement inconnus, certains venus de New York, de Chicago et même d'Europe. Il est difficile de croire que cette femme au look si classique, juge à la Cour, est la fille de Frannie. Autant ma grand-mère était une douce excentrique, autant sa fille unique est restée sobre et, en apparence du moins, conventionnelle. J'ai toujours pensé que c'était par esprit de rébellion qu'Éleine était devenue tout le contraire de cette vieille dame originale que tout le monde adorait.

Veuve trop jeune, Éleine nous a élevés avec sévérité en insistant pour que nous fassions des études supérieures, mais sans sacrifier sa propre carrière. Une fois terminée sa formation en médecine, mon frère s'est spécialisé en neurochirurgie et il s'intéresse aujourd'hui au pouvoir de la compassion sur le cœur et le cerveau. Ce musicien et artiste peintre accompli se sent à l'étroit dans un monde strictement rationnel, mais il a trouvé moyen de laisser son âme créatrice enrichir sa pratique professionnelle – certains patients lui vouent un véritable culte.

De mon côté, tirée à quatre épingle dans mon tailleur noir ultra-classique, je détonne au milieu de la faune qui nous entoure. Difficile également d'imaginer que je suis la petite-fille de cette femme phénoménale!

Quant à ma carrière, je suis devenue journaliste dans l'espoir de contribuer au mieux-être du monde. Mais pour gagner ma vie, je dois me contenter de réaliser des reportages frisant

le ridicule. Je suis sur le point de devenir la spécialiste de ce que les méchantes langues du milieu appellent la rubrique des chiens écrasés.

« Il faut bien commencer quelque part », me répète mon frère pour m'encourager, mais à trente-huit ans, je prends conscience que ce commencement traîne sérieusement en longueur et que je suis un peu la brebis galeuse de la famille.

Tous ces reportages un brin inutiles, toute cette énergie dilapidée dans le seul dessein de faire mes preuves, alourdis par les choix malheureux que j'ai effectués dans ma vie sentimentale, ont fait en sorte que je n'ai pas de petit ami, et encore moins d'enfants.

« Ma pauvre darling ! m'avait lancé Frannie après avoir rencontré un de mes cavaliers, beau comme un dieu. Tu sélectionnes tes compagnons selon leur enveloppe. Mais ils manquent de timbres, ma poulette... »

Que me reste-t-il à l'heure actuelle ? Un minuscule appartement au centre-ville de Québec et une tonne de rêves relégués aux oubliettes.

Parfois, je mets sur le compte d'un père absent ce que je désigne comme mon abonnement aux résultats décevants. Louis et moi étions en pleine adolescence à sa mort. Ma mère, avec la droiture et le dévouement qui la caractérisent, était devenue notre pilier, faisant office de mère et de père.

Élaine me tire de mes rêveries en me tendant une coupe remplie à ras bord de rosé. Elle-même s'est servi un verre de gin tonic, dans lequel flotte une tranche de limette. Sans quitter des yeux les convives qui gravitent autour du bar improvisé, elle passe un bras sur mes épaules et me demande :

— Tu te rappelles, Corinne, lorsque tu disais que tu avais envie d'aller vivre chez Frannie ?

— Vaguement, oui.

— Eh bien, il ne tient qu'à toi que ton vœu se réalise.

Devant mon air interloqué, elle ajoute :

— Quelqu'un doit s'occuper de trier ses affaires et de mettre sa maison en vente en Floride. Quelqu'un de fiable.

— Et toi, tu ne veux pas y aller ? C'est ta mère après tout.

— Ce n'est pas possible, Corinne. J'ai des dossiers importants et je ne peux pas laisser tomber le tribunal. Et puis, j'ai organisé les funérailles, la venue de nos amis de Floride...

J'imagine qu'elle insinue que, entre mon frère, elle et moi, je suis celle qui a le moins de responsabilités et surtout, une carrière insignifiante. D'un autre côté, je soupçonne que je suis injuste avec elle, car elle ne manque jamais de vanter, sans ironie, mes exploits journalistiques aux gens qu'elle rencontre.

— Tu sais quoi ? me lance Louis avec des étincelles dans les yeux. Je crois que tu es la personne tout indiquée pour t'en occuper. Je suis doué de mes dix doigts, mais côté organisation, je suis nul. Dans un an, j'y serai encore ! Et puis, avec les enfants...

— Ça fait du bien de changer d'air parfois, ajoute Éléine. Et comme tu sais, celui de la Floride est beaucoup plus chaud qu'ici !

J'essaie de protester, j'argumente que, moi aussi, je dois gagner ma vie.

— Ce ne sera pas nécessaire, rétorque ma mère.

Je fronce les sourcils, m'appête à lui répliquer que je ne porte peut-être pas une robe de juge, mais que je dois quand même rembourser mon prêt immobilier.

Éléine pose une main parfaitement manucurée sur mon avant-bras avant d'ajouter :

— Ce que je voulais dire, c'est qu'en ta qualité d'exécutrice testamentaire, tu as droit à un généreux dédommagement. Sans parler de l'héritage. Votre grand-mère était drôlement débrouillarde. Et elle n'a pas arrêté de songer à vous.

Eh bien, pour une surprise, en voilà une ! Éléine et Louis me laissent à mes pensées qui déferlent à une vitesse folle dans ma

tête. Je pourrais prendre une année sabbatique ou, carrément, démissionner... Tout dépendra de l'ampleur de l'héritage. Une chose à la fois, me dis-je pour me calmer et interrompre mes calculs. Songeant à Frannie qui ne nous a jamais oubliés et à mes hésitations à lui rendre visite en Floride, j'ai soudainement la gorge serrée. Chagrin, culpabilité, frustrations semblent se liguer contre moi. Et c'est alors que j'aperçois une formidable drag-queen postée devant la table des desserts qui pleure à chaudes larmes en mastiquant.

Je m'approche d'elle discrètement et je note sur son bustier un prénom brodé en fil de strass. La créature de rêve parvient à me sourire, entre deux reniflements.

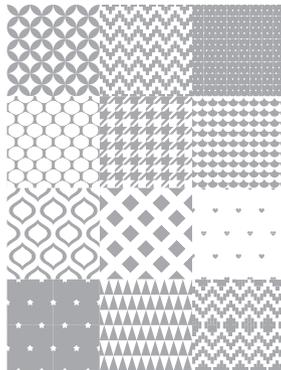
— Vous aussi, Carla, vous avez de la peine pour Frannie ?

— Peine ? Peine ? Non, *sweet baby*, si je pleure, c'est parce que ce sont les meilleurs macarons que j'ai mangés de toute ma fabuleuse existence. Miam ! La vie est belle !

Et après avoir répondu à ma question, Carla enfourne deux petits gâteaux – un rose, bien sûr, assorti à sa tenue et un vert à la pistache – avant de m'adresser un signe de ses doigts effilés et de s'éloigner, transportée par le simple plaisir de ses papilles.

Pendant que je l'admire se déhanchant sur ses échasses, l'idée d'aller me réfugier en Floride, là où ma douce aïeule m'a attendue pendant vingt ans, me paraît de moins en moins déraisonnable. Un léger hochement de tête de la part de Louis, qui n'a pas cessé de m'observer, finit de me convaincre. À moi la Floride et le monde fabuleux de grand-maman Frannie !

2



C'est ma
maison

LE vol entre Montréal et Fort Lauderdale est peut-être court, mais trois heures et demie passées à côté d'un ronfleur, serrés tous les deux comme des sardines, peuvent donner une impression d'éternité. Heureusement, assise côté hublot, j'ai pu admirer le paysage, et chaque fois, la splendeur de notre planète n'en finit pas de m'émerveiller.

Après avoir survolé un océan presque trop bleu, l'appareil amorce son approche et la ville balnéaire déploie sous mes yeux un ruban de plages semées de palmiers, d'hôtels qui semblent monter la garde devant le grand large, et un chapelet de petites maisons multicolores.

Une fois libérée de mon voisin ronfleur et après avoir récupéré mon sac cabine dans le coffre à bagages, je mets pied sur la passerelle. Une vague de chaleur moite m'enveloppe alors, évoquant l'image d'une de mes tantes bien enrobées qui me prenait dans ses bras pour témoigner sa joie de me revoir. La touffeur caractéristique de l'air marin me surprend et la climatisation a beau faire de son mieux, elle ne suffit pas à l'enrayer. Et c'est tant mieux.

Chaque aéroport a une personnalité qui lui est propre et celui de Broward County ne fait pas exception à la règle. Décontraction et bonne humeur semblent être de mise ici, et c'est d'un pas nonchalant, sourire aux lèvres, que je me dirige vers la sortie pour récupérer ma valise. Je fouille dans mon petit